

1926 unter dem Pseudonym Ignaz Wrobel verkündete: „Es gibt ein Kunstgesetz, das ewig gilt: Wir wollen nicht gelangweilt werden.“

Literatur

- Crystal, David. 1998. *Language Play*. Penguin books.
- Dahl, Östen. *The maturation of linguistic patterns*. Ms. Draft version 2001-10-17.
- Ickler, Theodor. 2001. „Wie gut ist die deutsche Sprache?“ Rede zur Verleihung des deutschen Sprachpreises 2001 durch die Henning-Kaufmann-Stiftung zur Pflege der Reinheit der deutschen Sprache. In: *Wirtschaft und Wissenschaft* 4.
- Magnusson, Gunnar. 1975. „Zum Lehngut in der deutschen Tennissprache“. In: *Impulse*. Dank an Gustav Korlén zu seinem 60. Geburtstag. Deutsches Institut der Universität Stockholm, 209-230.
- Polenz, Peter von. 1999. *Deutsche Sprachgeschichte vom Spätmittelalter bis zur Gegenwart*. Bd. III. 19. und 20. Jahrhundert. Berlin & New York.
- Schlobinski, Peter - Kohl, Gaby - Ludewigt, Irmgard. 1993. *Jugendsprache. Funktion und Wirklichkeit*. Opladen.
- Twain, Mark. 1900. „The Awful German Language“. In: *A Tramp Abroad*, vol. II, Appendix D, 252-273. Leipzig.
- Williams, Joseph M. 1990. *Style. Toward Clarity and Grace*. Chicago & London.
- Zimmer, Dieter E. 1997. *Deutsch und anders. Die Sprache im Modernisierungsfieber*. Hamburg.

VIVI-ANNE LENNARTSSON

L'évaluation critique du style de *La Force des choses* de Simone de Beauvoir en 1963

Le style de *La Force des choses* a été largement apprécié par la critique journalistique en France à la publication du livre en 1963. C'est ce qui ressort de mon étude de la réception de *La Force des choses*¹. Cela est d'autant plus remarquable que Simone de Beauvoir est souvent, encore aujourd'hui, considérée comme un auteur « sans style ». Cette appréciation du style de la part des critiques m'a amenée à examiner de plus près les commentaires stylistiques ainsi que le style du texte même. Ainsi, dans 65 comptes rendus, j'ai compté 139 qualificatifs stylistiques positifs et 70 qualificatifs négatifs². Le nombre des qualificatifs positifs constitue donc le double des négatifs. Il y a surtout une partie du livre qui a été particulièrement appréciée pour son style, et c'est l'épilogue. Comme Beauvoir parle ici directement à son lecteur, cette partie finale est particulièrement importante pour la communication.

Dans cet article, je ferai d'abord part d'une partie de mon analyse du style de l'épilogue, deuxièmement, je poserai la question de savoir si nous pouvons parler d'un style autobiographique beauvoirien, et troisièmement je mentionnerai quelques avis contradictoires que j'ai repérés dans les comptes rendus.

L'épilogue

Beauvoir commence son épilogue par la phrase suivante : « Il y a eu dans ma vie une réussite certaine : mes rapports avec Sartre » (II:489³), phrase qui est souvent citée. Voilà donc la première chose qu'elle met en valeur. Elle met ensuite en évidence l'intérêt du public qui est attaché au couple Beauvoir/Sartre et les mensonges qui s'ensuivent. Les neuf premières pages de l'épilogue, c.-à-d. la moitié, font partie de son projet de rétablir la vérité, en particulier sur Sartre, et de répondre aux attaques des adversaires. Dans une deuxième partie, elle consacre environ quatre pages à l'écriture, « au pouvoir du Verbe » et à sa situation d'écrivain. Dans les dernières pages, elle fait une démonstration éclatante de ce pouvoir même du Verbe en décrivant la vieillesse si proche, la mort qui attend, la condition humaine de nous tous, et cela d'une manière si émouvante que même certains de ses adversaires sont touchés. Ce sont surtout les toutes dernières pages sur le destin des êtres humains qui ont profondément ému la plupart des critiques et qui ont donné lieu à tant d'éloges sur le style.

Un des éléments stylistiques de l'épilogue qui mérite attention est le début de chaque paragraphe qui se réalise souvent comme une sorte d'« enjambement » du paragraphe précédent. C'est ainsi que les premières

phrases de plusieurs paragraphes sont mises en relief, comme dans l'exemple que voici :

L'un après l'autre ils sont grignotés, ils craquent, ils vont craquer les liens qui me retenaient à la terre.

Oui, le moment est arrivé de dire: jamais plus!⁴ (II:506)

Cette dernière phrase exclamative mise en évidence de cette façon articule de façon lugubre le destin fatal. Notons au début du passage cité le rythme ternaire en trois membres de phrases : « ils sont grignotés, ils craquent, ils vont craquer [...] », rythme qui est fréquent et qui donne une pulsation, du tempo aux mots. Notons aussi la gradation subtile entre le numéro deux – « ils craquent » – et le numéro trois – « ils vont craquer » –, c'est-à-dire il en reste encore des liens mais ils vont craquer également.

Un peu plus loin, on lit :

Jadis, les jours glissaient sans hâte, j'allais plus vite qu'eux, mes projets m'emportaient. Maintenant, les heures trop courtes me mènent à bride abattue vers ma tombe. J'évite de penser : dans dix ans, dans un an. Les souvenirs s'exténuent, les mythes s'écaillent, les projets avortent dans l'œuf : je suis là et les choses sont là. Si ce silence doit durer, qu'il semble long, mon bref avenir !

Et quelles menaces il enferme ! (II:507)

Notons le rythme régulier iambique au début (« Jadis, les jours glissaient sans hâte ») qui marque le cours du temps, les sonorités contribuant à l'effet produit. Le paradoxe final (« qu'il semble long, mon bref avenir ») renforce le thème éternel de la brièveté de la vie. Et Beauvoir poursuit, à la ligne : « Et quelles menaces il enferme ! » : Voilà encore une phrase exclamative mise en valeur par « enjambement ».

La contradiction dans la condition humaine, c'est-à-dire l'angoisse et la joie de vivre présentes en même temps, est soulignée par la même technique :

Parfois je souhaite en finir vite afin d'abrèger cette angoisse.

Pourtant je déteste autant qu'autrefois m'anéantir. (II:507)

Ensuite, il y a une énumération des choses qui ne seront plus qui constitue en même temps une évocation de toute sa vie passée. Elle se voit du point de vue du lecteur et continue : « Si du moins elle avait enrichi la terre ; si elle avait engendré...quoi ? une colline ? une fusée ? Mais non. Rien n'aura eu lieu » (II:508). Il est à remarquer que, par les deux mots « colline » et « fusée », Beauvoir embrasse en même temps la nature symbolisée par la colline et la technique la plus avancée de l'époque, symbolisée par la « fusée ». La dernière phrase, aux résonances mallarméennes, « Rien n'aura eu lieu » fait écho à trois phrases clés, déjà citées dans l'épilogue même, et qui constituent une variation du thème

existentiel, où Beauvoir met l'accent sur la futilité de la vie, de toute chose (y compris son œuvre personnelle) et de la mort. Regardons ensuite les mots finals tant cités dans les comptes rendus :

Je revois la haie de noisetiers que le vent bousculait et les promesses dont j'affolais mon cœur quand je contemplais cette mine d'or à mes pieds, toute une vie à vivre. Elles ont été tenues. Cependant, tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente, je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée. (II:508)

Le style dans ce passage célèbre est à noter. En quelques mots, Beauvoir fait évoquer une image lyrique et féérique brutalement interrompue par le langage banal des mots finals : « j'ai été flouée ». Le contraste entre rêve et réalité s'exprime ici par un style à la fois *poétique* et *efficace*. La variation du style est à remarquer, dans l'épilogue aussi bien qu'ailleurs dans *La Force des choses*. Ce sont avant tout ces deux tonalités qui reviennent : le style élevé ou lyrique d'un côté et le style banal ou familier de l'autre, deux types de style qui se côtoient.

L'épilogue peut être vu comme le sommet d'une gradation littéraire des trois parties de *La Force des choses* où Beauvoir parle directement à ses lecteurs : 1) la préface, 2) l'intermède, 3) l'épilogue, où ce dernier intensifie remarquablement les pensées et les sentiments exprimés par la narratrice. L'épilogue communique en effet de la manière la plus éclatante le message principal du livre : une apologie de l'authenticité et de la vérité personnelle de Beauvoir (et de Sartre) selon l'image qu'elle a voulu transmettre à ses lecteurs, image qui est nécessaire à la crédibilité du texte.

Beauvoir s'étonne que beaucoup de lecteurs aient réagi sur ses mots à propos de la vieillesse. Elle pense que c'est parce qu'elle en parle en dernier (voir Francis Jeanson, 1966:272, et *Tout compte fait*, 1978:164sq.). Cependant, nous ne pouvons pas négliger le fait que le style même des phrases de l'épilogue contribue au pouvoir des mots. De plus, déjà dans la préface, elle accentue indirectement son âge : il ne faut pas différer son projet, elle doit se raconter avant la déchéance de « la décrépitude » (I:7), c'est-à-dire que le moment approche où les dégradations de l'âge se feront sentir et où son projet de raconter sa vie ne sera plus réalisable. Elle dit aussi dans l'intermède : « Mais ce qui compte avant tout dans ma vie, c'est que le temps coule ; je vieillis, le monde change » (I:377-378). Ainsi, dans les parties du livre où elle s'adresse directement au lecteur, c'est le temps qui coule et la vieillesse qui s'approche qui sont évoqués.

En ce qui concerne les qualités littéraires de l'épilogue, citons les mots de Paul Alexandre où il en parle en termes euphoriques :

quant à la péroration, c'est sans doute une des plus belles pages qui aient jamais été écrites sur le vieillissement, digne de figurer à côté du 'Eheu fugaces...' d'Horace et de la dernière séquence du 'Temps retrouvé'.

Même si Paul Alexandre fait partie d'un petit nombre de critiques qui sont particulièrement enthousiastes, il est clair que le style de l'épilogue est fortement apprécié par la majorité des critiques. En effet, les commentaires critiques mettent en lumière l'aspect littéraire du style de cette partie du texte et montrent comment un texte littéraire consciemment composé peut agir sur la conscience des lecteurs et provoquer des réactions encore plus vives que ne le ferait sans aucun doute un texte purement informatif sur le même sujet. Le fait que Beauvoir a su émouvoir par moments jusqu'à ses adversaires indique que la littérature peut communiquer avec les lecteurs à travers les différences, comme le voulait Beauvoir elle-même. Elle pense en effet

que la chance de la littérature c'est qu'elle va pouvoir dépasser les autres modes de communication et nous permettre de communiquer dans ce qui nous sépare. (*Que peut la littérature ?*, 1965:79)

C'est par l'épilogue que Beauvoir atteint ce but le plus clairement d'après les commentaires examinés. Colette Audry note en effet dans son commentaire sur les mots finals que les remarques des critiques sur ces mots dépassent toute frontière politique:

Y a-t-il un style autobiographique beauvoirien ?

En ce qui concerne le style en général, il faut souligner la diversité du style beauvoirien dans *La Force des choses*, ce qui est corroboré par la très grande variété des qualificatifs de style utilisés par les critiques. Notons aussi que la plupart des critiques apprécient la sincérité de Beauvoir dans sa façon de raconter son histoire personnelle. Y aurait-il un rapport entre sincérité et langue ? Devrait-on parler ici d'une « rhétorique de la sincérité » dans le sens de Lejeune exprimé dans *L'Autobiographie en France* (1971:73-75/1998:50 sq.), c'est-à-dire que la sincérité serait un effet stylistique plutôt qu'une qualité personnelle ? Lejeune parle de « 'figures' fondamentales », par exemple le « *jamais plus* douloureux » (ibid.), « figure » que nous retrouvons dans l'épilogue de *La Force des choses*. La « figure » du « jamais plus » fait partie d'un style émotionnel qui traduit l'état d'âme de son auteur en même temps qu'elle fait appel aux émotions du lecteur.

En parlant de Rousseau, Starobinski souligne l'accord qui existe entre style et sincérité (1970:263). Les sentiments personnels de l'autobiographe joueraient un rôle essentiel dans la création d'un style authentique. Rousseau lui-même relève le rapport étroit entre le style et ses réactions personnelles au début de ses *Confessions*. Selon cette optique, la personnalité de l'auteur et le style sont étroitement mêlés.

Dans la réception de *La Force des choses*, plusieurs critiques établissent effectivement un lien entre style et sincérité. Citons en exemple Guy

Dumur dans *La Gazette de Lausanne*. Selon Dumur, le style beauvoirien serait conforme à l'honnêteté de Beauvoir par le fait qu'il lui permet de raconter sa vie de façon directe et claire sans sentimentalité. Dumur oppose ce style transparent et mesuré à un style littéraire. Dans ses commentaires sur le style, on voit clairement posée la tension entre un style documentaire et un style littéraire. Toutefois, le style beauvoirien comme il est décrit par Dumur est valorisé par lui étant donné que ce style permettrait à Beauvoir de présenter sa vie avec « honnêteté ». Guy Dumur fait partie de ceux qui estiment que le style littéraire est un « vêtement » qui cacherait « le corps », pour emprunter les mots de Starobinski. Ainsi on pourrait dire que le style « nu » de Beauvoir montrerait « tout » directement et pourrait ainsi être qualifié de « style autobiographique » par excellence.

Il convient de remarquer qu'on peut distinguer deux images de Beauvoir dans les commentaires des critiques journalistiques. Les deux côtés se retrouvent en fait aussi bien dans les qualificatifs stylistiques que dans l'image de la personnalité de Beauvoir qui se dégage de ces articles.

Premièrement, il y a l'image d'une personne lucide, intelligente, rigide, un peu sèche dans ses propos mais sachant dire ses pensées de façon nette et claire, et surtout, tout à fait sincère et de bonne foi. Cette image n'est pas nouvelle. Elle fait partie de la légende déjà établie. Il y a effectivement 38 qualificatifs stylistiques sur 139 (27 %) qui font partie des groupes « concis », « clair », « ferme » et « minutieux » dans le schéma « positifs ».

Deuxièmement, il y a l'image d'une personne très sensible qui ne cache pas ses émotions, un aspect qui était nouveau pour bien des critiques et qui a contribué à l'impression d'une nouvelle image de Beauvoir. Dans la catégorie « vif-vivant », dans le schéma « positifs », nous retrouvons bien des qualificatifs qui dépeignent ses émotions (« vibration de la plume », « déclarations passionnées », etc.). Dans plusieurs comptes rendus, des mots similaires décrivent le caractère de Beauvoir et ses réactions à différentes occasions de sa vie. Quantité de critiques sont touchés par les endroits où le style est le plus marqué par l'investissement affectif de Beauvoir, que ce soit par la colère, le deuil, l'horreur, la déception ou la joie, notamment dans l'épilogue ; à la mort de Camus ; à propos de la torture en Algérie ; dans la relation de certains voyages. Beauvoir a donc su choisir le style qu'il faut pour faire passer son message.

Les deux images sont en fait aussi importantes l'une que l'autre pour donner une impression de vérité et de crédibilité : le côté méticuleux, mémorialiste, est nécessaire pour rendre crédibles ses émotions, et celles-ci complètent l'image d'elle et forcent la sympathie des lecteurs. On peut ainsi distinguer ces deux côtés aussi bien dans les qualificatifs stylistiques que dans l'image de la personnalité de Beauvoir qui se dégage des comptes rendus.

Il faut ajouter que la qualité émotive du style dans *La Force des choses* n'est pas toujours appréciée, par suite des motivations différentes qui

incitent Beauvoir à s'engager dans son texte. Dans les cas où un message politique est communiqué, il y a quelques critiques qui trouvent que Beauvoir exagère, et ils notent ses expressions « excessives » ; comme Pierre Domaize (*La Nation*) qui cite de *La Force des choses* les mots de Claude Lanzmann lors d'une déception politique : « Même l'herbe n'aura plus la même couleur » (II:152). En revanche, Jean-Marie Domenach (*Esprit*) commente favorablement la passion de Beauvoir et son intensité d'émotion. Il relève « la passion dont témoigne son livre » et loue

son honneur [...] d'avoir vécu avec cette intensité d'émotion les drames de la communauté [...]. Et comme elle, nous avons ressenti une certaine 'honte' d'être Français lorsque l'armée, la police, la justice devinrent les instruments de l'atrocité légale.

Chez Pierre Domaize et Jean-Marie Domenach, on voit des exemples typiques du fait que l'opinion politique exprimée dans le texte et l'opinion du critique jouent parfois un rôle dans l'évaluation, ici dans l'appréciation négative ou positive de la passion de l'auteur investie dans son texte. Le passage de *La Force des choses* auquel se réfère Jean-Marie Domenach ci-dessus – où Beauvoir déclare avoir honte d'être Française – est invoqué par bon nombre de critiques et il y a plusieurs citations dans les comptes rendus de cette partie de *La Force des choses*, partie qui traite de la question algérienne. Gilette Ziegler (*La France nouvelle*) par exemple cite la phrase de Beauvoir à laquelle Jean-Marie Domenach se réfère ci-dessus, à propos de la torture en Algérie :

J'avais besoin de mon estime pour vivre, et je me voyais avec les yeux des femmes vingt fois violées, des hommes aux os brisés, des enfants fous : une Française !

Ces mots sont typiques du style passionnel beauvoirien, style qui peut sans doute être regardé comme excessif dans ses détails mais qui néanmoins est très efficace. Ce style hyperbolique et pamphlétaire contribue certainement à provoquer des réactions même si le contenu joue un très grand rôle aussi. Ainsi ces deux côtés de la personnalité, l'écolière sage et la femme passionnée, se rencontrent dans le style, efficace et passionnel, qualités qui se complètent et contribuent largement à la crédibilité de l'auteur.

Parfois, la manière forte de formuler certaines opinions a été explicitement prisée, même dans des cas d'adversaires politiques, à savoir indépendamment du contenu idéologique. La qualité littéraire peut-être la plus importante dans une autobiographie, à savoir la crédibilité du style – qui dépend de la voix authentique de l'auteur et de sa force de persuasion – est hautement valorisée dans la réception de *La Force des choses*. Nous voyons ici un accord entre style et sincérité, entre écriture et personne. Dans la mesure où il y a un style autobiographique beauvoirien dans *La*

Force des choses, c'est dans cette conformité entre style et personne que nous le trouvons.

Avis divergents

Pourtant il faut aussi mentionner qu'il y a de nombreux commentaires qui sont tout à fait contradictoires. Prenons l'exemple des expressions que l'on peut dénommer d'un côté « minutieux » positifs et de l'autre « minutieux » négatifs.

Les critiques qui ont des qualificatifs stylistiques du type « minutieux » négatifs, c.-à-d. des expressions comme « trop de détails historiques », « masse énorme de détails schématiquement présentés », « déchet », « notations inutiles », etc., considèrent que Beauvoir écrit « sans art » et que les détails sont plutôt ennuyeux. Ils auraient préféré une langue plus travaillée et un choix plus strict des événements racontés. Cependant, certains d'entre eux relèvent l'efficacité du style beauvoirien, qualité qui est décrite comme un résultat de son style malgré ses défauts.

De l'autre côté, les critiques qui ont des expressions du type « minutieux » positifs sont généralement très positifs envers l'écriture beauvoirienne et apprécient son style détaillé qui traduit bien la vie réelle selon eux, style qui leur donne souvent du plaisir justement à cause des détails très personnels. En plus, les critiques du côté positif notent souvent une émotion qui émane du texte et à laquelle ils réagissent positivement, émotion qui contribue à créer un dialogue entre l'auteur et le lecteur. Il est même possible de discerner un lien entre une émotion émanant du texte et un jugement stylistique prononcé par le critique, dans plusieurs cas précis. Ce dernier point est tout à fait conforme à l'idée de Morten Nøjgaard qui dans son ouvrage *Plaisir et vérité. Le paradoxe de l'évaluation littéraire* (1993) souligne l'importance de la présence d'une émotion intense dans le texte pour la valorisation : « Les qualités de valeur se définissent comme tous les traits textuels qui provoquent en moi une réaction affective et un jugement » (1993:15). Madeleine Fabre (*Centre protestant d'Etudes et de documentation*) par exemple attribue en effet une qualité de valeur (« attachant ») à un trait émotif du texte (« sentiment poignant »), trait émotif qui provoque le jugement de « très belles pages ».

Il y a aussi une opposition entre les qualificatifs du type « clair » d'un côté et ceux du type « langage compliqué » de l'autre. Ce sont surtout quelques avis négatifs sur « le vocabulaire philosophique » qui expliquent cette opposition.

Les critiques qui trouvent le style de *La Force des choses* « clair » sont tous positifs de façon générale. Chez François Nourissier dans *Les Nouvelles littéraires* par exemple, la tension entre texte documentaire, clair et lisible, et texte esthétique caractérisé par un « beau style » apparaît nettement. Ce critique observe un certain « mouvement » : « le rythme même de l'impatience, de la colère », à savoir une certaine émotion/passion

qui entraîne le lecteur de façon à ce qu'il ne pense plus au « beau style » qui ferait défaut. Il est à noter que Nourissier valorise positivement ce « mouvement » qui viendrait des sources mêmes du langage. Il s'agirait d'un certain rythme primitif non « civilisé » par un beau style : nous retrouvons ici l'opposition entre un style spontané et naturel et un beau style travaillé. La même tension entre texte documentaire et texte esthétique se retrouve chez d'autres critiques.

L'examen des avis divergents, comme ils sont exprimés à travers les qualificatifs stylistiques des catégories « clair » – « compliqué » d'un côté et « minutieux » positifs – « minutieux » négatifs de l'autre, montre non seulement les façons différentes de percevoir le style, comme un but esthétique ou comme un moyen ; comme une forme ajoutée à un fond ou comme écart ; cet examen met aussi en lumière la problématique du genre autobiographique : à savoir la tension entre œuvre esthétique et œuvre véridique, problématique incluant la discussion si tout texte peut être censé avoir du style.

En plus, dans quelques cas précis, nous avons constaté une tension entre une façon émotionnelle et une façon intellectuelle de considérer le style. Et nous avons vu que l'émotion investie par l'auteur dans son texte peut influencer le jugement sur *le style*.

La variation des qualificatifs stylistiques dans le schéma établi dépend certainement en partie de la nature différente du contenu communiqué. Style et contenu s'influencent mutuellement. Le trait typique le plus apprécié, *le style vivant*, est sans doute le résultat de cette pluralité d'expressions en rapport avec un contenu varié, si l'on y ajoute l'engagement profond de Beauvoir entrevu dans son langage.

* * *

Après avoir fait cette étude, je peux constater qu'il est d'autant plus remarquable que Simone de Beauvoir soit considérée, encore aujourd'hui, comme un auteur « sans style ». L'explication se trouve sans doute dans le fait que l'évaluation littéraire est toujours une question de relations humaines, comme le constate Morten Nøjgaard dans *Plaisir et vérité*. Ce sont ces relations humaines qui influencent les jugements, et aujourd'hui encore, bien après la mort de Beauvoir, les relations entre les critiques et Beauvoir, entre les critiques eux-mêmes : jalousies, rivalités politiques et questions morales. Souvent des valeurs sont en cause qui concernent les critiques dans leur intimité : dans leur vie familiale, dans leur religion. Simone de Beauvoir est un auteur provocateur, on le sait. Cela influence aussi l'évaluation stylistique. Même si seulement un tiers des qualificatifs stylistiques de mon étude sont négatifs, ce sont les jugements négatifs qui semblent perdurer. Il y a tout lieu de continuer les analyses du style de son œuvre pour démontrer l'originalité véritable du style beauvoirien.

¹ Voir Lennartsson, *L'Effet-sincérité. L'Autobiographie littéraire vue à travers la critique journalistique. L'Exemple de La Force des choses de Simone de Beauvoir*, Université de Lund, Suède, 2001.

² Voir Lennartsson, 2001:187-188.

³ Nous utilisons comme édition de référence de *La Force des choses*, l'édition Folio, Gallimard, en deux tomes : tome I, n° 764, 1982 ; tome II, n° 765, 1981. Entre parenthèses ne sont indiqués que les chiffres I et II respectivement, suivis de la pagination.

⁴ Les phrases au début des paragraphes sont soulignées par moi ici et par la suite.

Bibliographie

Beauvoir, Simone de

1982, *La Force des choses*, tome I, coll. « Folio » n° 764, Paris : Gallimard.

1981, *La Force des choses*, tome II, coll. « Folio » n° 765, Paris : Gallimard.

1978, *Tout compte fait*, coll. « Folio » n° 1022, Paris : Gallimard.

Beauvoir, Simone de, et al., 1965, *Que peut la littérature ?*, coll. « L'Inédit » 10/18, n° 249, Union Générale d'Éditions, texte de Beauvoir : pp. 73-92.

Jeanson, Francis, 1966, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, Paris : Seuil.

Lejeune, Philippe, 1971, *L'Autobiographie en France*, Paris : Armand Colin. Deuxième édition en 1998.

Lennartsson, Vivi-Anne, 2001, *L'Effet-sincérité. L'Autobiographie littéraire vue à travers la critique journalistique. L'Exemple de La Force des choses de Simone de Beauvoir*, thèse de doctorat, Université de Lund, Suède.

Nøjgaard, Morten, 1993, *Plaisir et vérité. Le paradoxe de l'évaluation littéraire*, Wilhelmsfeld : Gottfried Egert Verlag.

Starobinski, Jean, 1970, « Le style de l'autobiographie », in *Poétique*, no. 3, pp. 257-265.

Articles cités sur *La Force des choses* :

Alexandre, Paul, « Simone de Beauvoir ou la conscience de notre époque », *Construire*, 29 janvier 1964.

Audry, Colette, « Les mains pleines », *France Observateur*, 5 mars 1964.

Domaize, Pierre, *La Nation*, 30 janvier 1964.

Domenach, Jean-Marie, « Une politique de la certitude », *Esprit*, no. 326, mars 1964, pp. 502-507.

Dumur, Guy, « Simone de Beauvoir 'Le Monde entre dans ma vie' », *La Gazette littéraire, Gazette de Lausanne*, no. 263, novembre 1963.

Fabre, Madeleine, *Centre protestant d'Études et de documentation*, mars 1964.

Nourissier, François, *Les Nouvelles littéraires*, 31 octobre 1963.

Ziegler, Gilette, *La France nouvelle*, 29 janvier 1964.

The Language of the Media

We plan to have a special issue (No. 1, 2003) on the language of the media and would therefore be grateful for short reviews of suitable books within this field.